

J'avais 16 ans en 1937, et je m'étais éveillé à la conscience politique après la victoire du Front populaire en France. Toutes mes lectures réprouvaient le communisme stalinien, dénonçaient l'imposture des procès de Moscou, révélaient la répression que subissaient dans le camp républicain anarchistes et poumistes, et faisaient état de la disparition de Nin. Aussi, comme si un fil invisible me liait à cette minorité réprimée et opprimée, mon premier acte politique fut d'aller au siège de la SIA² qui demandait des bénévoles pour faire des colis aux combattants anarchistes. Quatre ou cinq ans plus tard, il a fallu la résistance soviétique devant Moscou et l'espérance que la victoire pourrait faire dépasser l'âge de fer du communisme pour que s'estompât dans mon esprit ce qui était si vif à ma conscience durant mon adolescence.

J'ai raconté dans *Autocritique* comment j'avais occulté (apparemment effacé) cette culture politique formée entre 1936 et 1939 en me ralliant au communisme en 1942, quand la guerre devint mondiale. Cette conversion me fit recourir à la *ruse de la raison* de Hegel, et à la croyance que les vices de l'URSS stalinienne,

1. Wilebaldo Solano Alonso (1916-2010). Né à Burgos. Élu secrétaire général du Poum en 1947, il gagne sa vie en travaillant à l'agence France Presse de 1953 à 1981. Il fonde *Tribuna socialista* en 1960. Il est l'un des initiateurs de la Fondation Andreu Nin (<https://bataillesocialiste.wordpress.com/solano-1916>).

2. Solidaridad internacional antifascista.

que je connaissais bien, grâce justement à ma culture adolescente, étaient les produits de l'arriération tsariste et de l'encerclement capitaliste, mais que la victoire du socialisme à l'échelle mondiale ferait advenir un temps de liberté et de fraternité.

Le désenchantement qui suivit la victoire de 1945, la crétinisation culturelle imposée par le jdanovisme¹, le retour aux immondes procès de sorcières, effectués dans les démocraties populaires, tout cela provoqua en moi un écœurement tel que je ne repris pas ma carte du Parti en 1949, mais je n'osai le dire, et il fallut attendre mon exclusion, en 1951, pour que le divorce se fit ouvertement.

C'est alors que me revinrent à l'esprit les croyances et idéaux de mon adolescence, mûris et complexifiés, et, en même temps, j'eus le remords de m'être tu alors que le Parti ne cessait de calomnier les trotskistes et les libertaires, Camus, les surréalistes etc. Même au Parti, je continuais à rencontrer amicalement Jean-René Chauvin², admirable militant trotskiste que j'évoquerai plus loin, May Picqueray³, la sublime libertaire, Pierre Naville,

métatrotskiste que j'évoque plus loin. Désormais, j'allais avec bonheur à la rencontre des maudits du stalinisme, les continuateurs de la gauche prolétarienne (d'avant la revue maoïste du même nom), les anciens communistes devenus anticommunistes, Manès Sperber, Daniel Lochak, Maurice Martinet (de l'ancienne gauche prolétarienne), François Bondy, les toujours libertaires comme Luis Mercier Vega¹, les grands : André Breton, Benjamin Péret, les nouveaux amis de Socialisme ou barbarie, en premier lieu Claude Lefort, puis, en 1956, Cornelius Castoriadis. Ainsi, je me reconstruisais une famille spirituelle brisée par la guerre, tout en y incluant mes frères, les ex-communistes, détrompés, depuis ceux des années 1930 jusqu'aux plus récents des années 1940. S'y joignirent, à partir de 1956, mes nouveaux amis de l'Octobre polonais, Roman Zimand, Leszek Kolakowski, Janek Strelecki, ceux émigrés de la révolution hongroise, en premier lieu András Bíró qui est avec moi un fraternel survivant d'épopées communes, et, bien sûr, le grand méconnu espagnol : Wilebaldo Solano.